Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

152-153 | 2018

Anthropologie et anarchisme

Une anthropologie critique à l'ère de la globalisation ?

An Anthropological Critique in the Era of Globalisation?

Monique Selim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6934>

DOI : 10.4000/jda.6934

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2018

Pagination : 215-227

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Monique Selim, « Une anthropologie critique à l'ère de la globalisation ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 152-153 | 2018, mis en ligne le 30 avril 2020, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6934> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6934>

UNE ANTHROPOLOGIE CRITIQUE À L'ÈRE DE LA GLOBALISATION ?

Monique SELIM*

Quelque peu tombée en désuétude ces dernières décennies, la notion de critique connaît récemment un regain d'actualité. Les sciences sociales, à travers la sociologie, se voient en effet de plus en plus attaquées pour leur versant critique, qui, selon les uns excuseraient les comportements déviants, selon d'autres fourniraient des critères explicatifs trop réducteurs, puisant dans les champs sociaux et économiques. La revue *Le Débat*¹ a publicisé dernièrement l'accusation de la sociologie critique dans son dossier « La sociologie au risque d'un dévoiement » ; dans ce dernier, plusieurs sociologues – Olivier Galland, Dominique Schnapper, Gérard Bronner, Étienne Gehin – reprochent à leurs confrères un trop grand engagement politique, une excessive empathie pour les sujets de leurs recherches appartenant aux couches dominées. La notion de discrimination est au centre de la polémique et il lui est opposé les croyances des acteurs, qui seraient la clef de compréhension de leurs comportements. Le lecteur perçoit très vite que derrière cette bataille conceptuelle, l'islam et ceux qui sont désignés comme les musulmans sont une des cibles prioritaires des

* UMR 245 CESSMA – Université Paris-Diderot /INALCO/IRD
Rue Albert Einstein, Bâtiment Olympe de Gouges, 75013 Paris cedex 13
Courriel : monique.selim@ird.fr

¹ *Le Débat*, 2017 n° 197.

traitements sociologiques différenciés : appréhendés comme en partie inintégrables à la société française par les collaborateurs du dossier, ils méritent au contraire d'être scrutés dans leurs logiques propres pour les sociologues critiques, qui les replacent dans leur contexte de production. Aucun anthropologue n'a pris part dans cette controverse, très politique sur le fond, mais en 2015 était rappelé la nécessité de « ne pas céder aux sirènes militantes du dévoilement critique » (Descola, Fabiani, Théry, Lilti²). Le lecteur des médias qui relatent ces partitions peut se demander légitimement si la notion de critique a un sens en anthropologie aujourd'hui et c'est la question que nous poserons ici en tentant d'y répondre positivement.

Avant d'examiner cependant ce que pourrait être l'orientation critique dans la discipline anthropologique aujourd'hui, rappelons brièvement que c'est dans l'histoire de la philosophie que la notion de critique est la plus précise, et ce, à différentes époques, qu'il s'agisse de Kant avec la *Critique de la raison pure*, de Marx avec la *Critique de la philosophie du droit*, de l'école de Francfort avec la *Critique de la raison instrumentale*, et plus proche de nous de Sartre avec la *Critique de la raison dialectique*. Ces repères critiques de la philosophie dessinent un espace intellectuel dans lequel les sociologies critiques et en particulier Bourdieu ont pris pied.

Fragments et moments critiques en anthropologie

En anthropologie *stricto sensu*, cerner des piliers théoriques critiques est plus ardu pour deux raisons distinctes. En premier lieu, la notion de critique est détachée de sa matrice philosophique et aujourd'hui adjointe le plus souvent à des champs spécifiques fragmentés tels l'aide humanitaire (Atlani), l'État (Benguissa), la pauvreté (Agier) ou encore la littérature et l'esthétique, avec l'ethnocritique et son emphase de l'altérité (Fabre). On peut aussi citer l'anthropologie numérique porteuse de critiques de la discipline (Magis et Granjon) et les jeunes chercheurs qui appellent à la

² *Libération*, 18 juin 2015.

recherche – action et /ou à plus d'engagement politique des anthropologues sur le modèle d'une partie de la sociologie critique.

À un autre niveau plus fondamental, si l'on distingue bien des moments critiques dans l'histoire récente de l'anthropologie, comme en particulier celui qui touche les colonisations et les décolonisations, la critique de l'anthropologie s'arrime le plus souvent à des courants critiques de la philosophie comme on l'observe dans l'anthropologie économique (Meillassoux, Rey, Terray) essentiellement marxiste ou chez des anthropologues inspirés largement par Sartre comme G. Althabe qui cofonda à L'Harmattan la collection « Anthropologie critique³ ». La notion de critique en anthropologie est donc pluridirectionnelle et aussi dotée d'une extrême polysémie et d'un foisonnement rhizomatique, traits qui néanmoins ne devraient pas faire oublier que l'aspiration à l'anthropologie est plus marquée par un désir de conformité à un socle par ailleurs ambigu, qu'à un esprit critique renouvelé de manière permanente. Sans doute faut-il attribuer cette rémanence à l'objet premier de l'anthropologie, des sociétés lointaines dont la vision traditionnaliste déteint sur l'anthropologue et l'oriente vers une réification scripturale de son champ.

Cependant, dans les cinquante dernières années, l'anthropologie a montré des capacités critiques importantes, puisées en elle-même, et relativement affranchies de courants intellectuels répertoriés comme critiques. Trois grandes mutations critiques parmi d'autres doivent être gardées en mémoire ; la fin de l'exotisme, c'est-à-dire la dévotion de l'anthropologie à des sociétés de l'altérité lointaines et rurales conçues comme immobiles, constitue la première transformation majeure de la discipline qui aujourd'hui est délibérément urbaine, numérique et s'engage dans des champs multiples tels les migrants, les camps, les ONG, le travail, etc. Si cette conversion a été douloureuse dans les années 70, où la ville était encore considérée par la majorité des anthropologues comme

³ En 1998, avec Monique Selim qui, depuis son décès en 2005, la dirige seule.

l'apanage des sociologues, elle n'en est pas moins acquise. On note pourtant que la projection d'une altérité anthropologique sur tout objet de l'anthropologue reste pour certains une marque de fabrique anthropologique repérable dans l'extraordinaire succès actuel de la notion d'ethnographie, auparavant pourtant bien critiquée.

La seconde métamorphose décisive de l'anthropologie est d'ordre épistémologique et postule l'appréhension nécessaire du rôle, de la position objective et subjective de l'anthropologue dans la production de la connaissance ; c'est sous le terme de réflexivité que cette perspective critique sur la méthode et la construction de l'objet de l'anthropologue a été mise en œuvre, certes avec retard en regard des épistémologies philosophiques qui posaient dès le début du XX^e siècle l'inclusion de l'observateur dans l'expérience scientifique. Aujourd'hui la réflexivité anthropologique constitue un parcours obligé dans tous les domaines, partagée entre des variantes plus épistémologiques, d'autres plus narcissiques, égotistes ou encore littéraires. Cet apport réflexif déterminant a enjoint à rendre poreuses les frontières disciplinaires avec la sociologie, qui dans les récentes décennies a beaucoup emprunté au plan méthodologique à l'anthropologie se faisant plus qualitative et microsociale.

L'intégration très difficile en France de la notion de globalisation dans l'anthropologie peut être conçue comme le troisième moment critique inévitable de la discipline. L'anthropologie française est en effet restée rivée, jusque dans les années 2000, à une sorte de dévotion microlocale exclusive et ossifiée, faisant barrage à l'appréhension de la globalisation, laquelle était déjà largement incluse depuis le début des années 90 dans les problématiques anthropologiques anglo-saxonnes, ce que reflète bien le concept agglutiné de glocal. L'importation des travaux américains en particulier a fait céder cette résistance de l'anthropologie française et a conduit à un affichage significatif pluriel de la globalisation qu'il s'agisse d'anthropologie de la globalisation (Abélès), d'ethnographie globale de la mondialisation (Berger) ou d'anthropologie politique de la globalisation (Hours, Selim).

Après ce bref tableau, j'essaierai de donner un contenu plus concret à ce que serait une perspective critique en anthropologie dans un contexte de globalisation, situation éprouvante pour une discipline fondamentalement ciblée sur les configurations micro-locales. Dans cet objectif une triangulation théorique me semble devoir être édifiée autour de trois pôles intimement articulés par la situation de globalisation, pour reprendre l'expression sartrienne, appliquée par Balandier à la situation coloniale : une anthropologie globale du présent, une anthropologie politique, une anthropologie clinique en constituent les chaînons sur lesquels je vais me pencher successivement.

Une anthropologie globale du présent

L'enjeu principal de l'anthropologie dans son intentionnalité critique réside notamment dans la tension permanente entre deux axes heuristiques : le premier consiste à déchiffrer la singularité des logiques des acteurs individuels et collectifs appréhendés par l'investigation anthropologique dans un champ social construit en objet ; le second vise à comprendre les effets du cadre désormais global de production de ces logiques singulières, qui s'inscrivent dans un monde entièrement numérisé. Pour bien saisir toutes les conséquences de cette tension épistémique, trois critiques doivent être menées simultanément sur les formes actuelles du capitalisme, sur leurs conséquences dans la conceptualisation des processus en jeu, sur les nouveaux régimes de production des subjectivités, des postures de vérité existentielle des acteurs.

La financiarisation généralisée du capitalisme présent a pour caractéristique, au-delà de son inscription macroéconomique, de pénétrer désormais les unités domestiques à travers en particulier tous les systèmes de microcrédits à visée émancipatoire ou purement lucrative. Corollairement la numérisation généralisée du monde connaît une intensification inouïe à travers l'utilisation croissante, publique et privée, des algorithmes, qui assurent aux marchés financiers leur rentabilité immédiate. Internet se révèle bifide, en étant tout à la fois l'outil objectif des fonctionnements capitalistes et

l'instrument fondamental d'adhésion des sujets à ces derniers. C'est pourquoi les termes de biofinanciarisation et de bionumérisation, désignent de manière plus ajustée la nouvelle complexité des phénomènes présents, caractérisés par l'implication maximale des individus dans leur efficacité et leur développement. L'attention des acteurs est devenue une ressource déterminante de l'accumulation capitaliste, comme le souligne Yves Citton, et la mobilisation des subjectivités s'avère un ressort inévitable de la financiarisation. Cette transformation majeure du monde présent convoque plus que d'autres disciplines l'anthropologie.

En effet, de par sa méthodologie spécifique d'écoute des individus, d'accès direct à leurs terrains et leurs élaborations personnelles et collectives, l'anthropologie se trouve confrontée aujourd'hui à un dilemme inédit : où gît la singularité sociale des acteurs si ses modes de production, aux quatre coins du monde, dans les régions les plus reculées comme dans les centres des mégapoles, convoquent les flux globalisés ? Cette question principielle, dirige, à un second niveau la critique sur les concepts, soit les modes de penser ces transformations essentielles. Comme toutes les productions intellectuelles, les sciences sociales sont à replacer dans le cadre des changements en cours, sans pour autant devoir en être vues comme un simple reflet. Les mutations conceptuelles aujourd'hui observables, l'abandon relatif de certains concepts, l'engouement pour d'autres mettent en scène les efforts pour s'ajuster aux changements tout en portant ces changements eux-mêmes dans leur contenu sémantique propre. Les exemples de ces mutations conceptuelles sont multiples et interrogent la saisie d'un « réel » qui fuit de plus en plus au croisement des subjectivités globalisées et des globalisations incorporées. Ainsi la supplantation du concept de domination par celui de discrimination, en est très représentative, en anthropologie comme dans toutes les sciences sociales. Cette nouvelle prééminence des discriminations (Deschamps, 2017) traduit, à sa façon, le passage d'ordres verticaux à des ordonnancements impliqués dans lesquels les objectifs et la discipline du social au sens large est portée et intériorisée par les acteurs. Soulignons

que les discriminations atteignent les individus dans leur être intime là où la domination s'exerçait comme extériorité imposante et supposait son éventuel renversement. La priorisation des discriminations sur les dominations déclenche une chaîne de mutations conceptuelles dont celle qui fait désormais prévaloir l'identité sur le statut. Conféré par le travail et supposant des hiérarchies fixées par le capital et l'exploitation, le statut désigne un monde en voie d'obsolescence. Les sciences sociales et l'anthropologie en premier lieu, en raison de sa dévotion à l'altérité, ont été frappées par l'envahissement du concept d'identité⁴ depuis plus de trente ans. Cette appétence conceptuelle pour l'identité est à la mesure des processus d'identitarisation qui renvoient les sujets à leur origine, leur appartenance supposée et recréée. Se pose donc la question du caractère heuristique de ce décalque entre processus sociaux et métaphores conceptuelles.

Corollairement l'exaltation du concept de communauté (Benveniste & Selim) aux dépens de celui de société paraît coller exactement aux lectures politiques en termes de communautarisation, alors même qu'auparavant les sciences sociales auraient décrit les mêmes phénomènes en ciblant l'enfermement des sujets dans des zones de ségrégation, leur regroupement par l'origine, les assignations négatives provoquant la réappropriation des stigmates et précisément les rapports sociaux dominant comme modes de production des dites communautés.

Les polémiques qui ont éclaté ces dernières années autour du concept de genre remplaçant les rapports sociaux de sexe et clôturant le débat entre réactionnaires avérés et défenseurs progressistes, ont, par ailleurs, occulté les confusions que recouvre le genre comme notion fourre-tout : y sont assimilées normes sexuelles prescrites par les sociétés et normes globales de genre comme instrument de gouvernance du monde présent (Querrien & Selim, 2015), l'agglutination de ces deux types de normes étant source de tensions pour les sujets.

⁴ *L'Homme et la Société*, 1987. « La mode des identités ».

Ces quatre métamorphoses conceptuelles citées parmi de multiples autres illustrent les lieux de passe où, de mon point de vue, la critique doit être particulièrement vigilante. En étant historiquement dévolue à des mondes lointains, supposés hors du capitalisme, l'anthropologie a durant et après la colonisation entériné des concepts d'identité, de communauté et de complémentarité sexuelle idéalisée hors de dominations qui étaient refoulées vers la société dite « moderne » et anonyme de l'anthropologue. Actuellement identité / discrimination / communauté/genre constituent l'appareillage conceptuel minimum banalisé par les chercheurs en sciences sociales comme par les anthropologues. Cet appareillage conceptuel est une réponse aux processus de globalisation qui estompent les sociétés au profit de fabriques de communautés en nombre infini dans la mesure où leur création démultipliée est portée par des acteurs discriminés en quête de réparations globalisées. La gestion de l'intimité sexuée désormais placée au centre de la gouvernance globale (Guo & Selim, 2017) est exemplaire de ces politiques de communautés.

Les sujets trouvent sur les nouveaux marchés symboliques – qui doublent les marchés économico-financiers – une foule d'identités qu'ils prennent au gré de la mobilisation de leur désir et des opportunités objectives qui se présentent. Ces identités fluides sont les supports de production des communautés *ad hoc* et les processus d'emboîtement de communautés s'engendrent par scissiparité comme autant de cases où s'intégrer. Dans cette configuration, le sujet est à lui tout seul un marché, un marchand et une marchandise et se présente comme un activiste du capitalisme global.

Ce constat oriente immédiatement la critique sur les nouveaux régimes de production de subjectivités. Comment cerner la vérité existentielle des acteurs, et son topo ? Tel est le dilemme fondamental, car épistémologique, auquel s'affronte actuellement l'anthropologue ; tout d'abord l'écoute a d'une certaine manière changé d'échelle ou plutôt multiplié les paliers d'échelle, en étant poussée à se faire à la fois intime et globale. Lorsqu'en effet le groupe étudié est l'objet de financements internationaux consacrés à

son émancipation et que les sujets se saisissent de cette offre pour leur libération personnelle face aux contraintes de leur société, l'analyse anthropologique appréhende tout à la fois ces deux dimensions constitutives d'une subjectivation globalisée et d'une globalisation subjectivée. L'authenticité existentielle émerge alors comme un flux mouvant se ressourçant dans le monde extérieur pour mieux se consolider dans l'univers interne. Le sujet édifie son idéal du moi dans le cadre d'un idéal global. Les plateaux LGBT(Lesbien, Gay, Bisexual, Transexual), les féminismes islamiques sont des champs où se cristallisent ces nouvelles productions de subjectivités, en quête de lignes de fuite. Le vieux concept d'aliénation semble, face à ces logiques, perdre de sa pertinence car si le sujet devient Autre, il se libère dans le même moment. La conversion spectaculaire d'anciens traits féminins aliénants en redécouverte identitaire positive (maternité, retour au foyer, *care*, etc.), les processus de retraditionnalisation volontaire, choisis par de femmes incitent l'anthropologue à dépasser paradoxes et dichotomies et à tenter d'embrasser les hypermarchés idéologiques globalisés tout en donnant une attention scrupuleuse aux élaborations personnelles pour saisir la situation dans sa totalité, sans oublier le poids structurant du politique.

Une anthropologie politique

En montrant comment les sociétés africaines étaient traversées par de multiples conflits, en brisant l'idéalisation traditionnaliste des ethnographes, en mettant l'accent sur les transformations sociales et les aspirations à la liberté et la subversion des acteurs, Balandier (1967) avait posé les cadres d'une anthropologie politique dans les années 60. Plus d'un demi-siècle après, la perspective critique ouverte est rendue d'autant plus complexe que la numérisation du monde porte une offre permanente de nouvelles voies de contestation et de constructions collectives. Les prophétismes étudiés par Balandier sont, pourrait-on dire, délocalisés, dématérialisés, devenus légion et peuplant le monde global. Pour être politique, l'anthropologie critique s'arrime aux deux balises que

sont les idéologies et les imaginaires, faisant des va-et-vient constants et en dégageant les tourbillons idéels et praxiques. En effet les nouveaux plateaux idéologiques et leurs supports financiers, qui puisent aussi dans le capitalisme philanthropique sont de plus en plus nombreux à prétendre améliorer le monde, réparer les injustices, réduire les inégalités, transformer l'économie, etc. Toutes ces offres idéologiques sont constellées par un souci éthique (Benveniste & Selim, 2014), véritable drapeau de transformations douces et de développements équitables qui visent à donner au sujet le sentiment d'agir, de peser sur le devenir du monde. Miroitant de possibles infinis, invitant à la coopération, la collaboration, l'implication, ces marchés idéologiques nourrissent les imaginaires des acteurs qui peuvent y puiser des inspirations d'actions politiques pour bouleverser leur univers.

Si les programmes idéologiques sont livrés sous formes de prêts à penser et à agir – schèmes de performances, et *flash mobs* à l'appui, etc. – ils sont aussi continuellement dépassés et débordés par les imaginations des sujets et des collectifs. Déraillements, failles, imprévus témoignent de l'inanité hier comme aujourd'hui de planifications idéologiques qui prétendraient contenir les imaginaires. Le risque pour l'anthropologue, plus que pour les chercheurs d'autres sciences sociales, est néanmoins de glisser vers le rôle de militant subalterne du groupe étudié, ce qui revient à annuler la perspective critique engloutie dans la passion politique. L'ambition intellectuelle de retotalisation des flux et des champs micro/macro sociaux, qui est au cœur de l'anthropologie, se traduit par une présence politique oxymorique et paradoxale : l'investissement politique de l'anthropologue, qui est un sujet politique au sens plein du terme, est hors champ dans le cadre de son investigation, plein champ dans son appréhension du monde global présent. La suspension des adhésions et des inclinaisons personnelles s'impose pour saisir la singularité des logiques des sujets et l'ampleur des fonctionnements macro-politiques.

Les financements internationaux dédiés à la libération individuelle que l'anthropologue rencontre quotidiennement sur ses

terrains, poursuivent en effet des objectifs géopolitiques liés aux configurations des pays, qu'il s'agisse d'exportation de la démocratie ou au contraire de protéger des dictatures alliées et ponctuellement utiles comme dans la lutte antiterroriste. Tenant autant du préfabriqué que de l'organisation spontanée et autonome, les mobilisations politiques présentes enjoignent l'anthropologue à rester campé sur une crête, entre normes globales et affranchissements subjectifs.

Une anthropologie clinique

Globale au présent, politique, l'anthropologie critique ne peut manquer l'épreuve clinique car l'anthropologue noue, sur le terrain, aussi éclaté et diffus qu'il soit, des relations interpersonnelles intenses avec les acteurs, devenant pour ces derniers un interlocuteur privilégié apte à soutenir leurs élaborations discursives intenables dans leur propre groupe d'interconnaissance. L'anthropologue est impliqué non seulement comme acteur social mais aussi comme sujet, et ce en particulier face aux effondrements ponctuels que provoquent incidemment chez les acteurs une écoute entière, sans questions ou orientations préalables. Ces scènes, dont la dimension tragique convoque le soutien de l'anthropologue, se donnent à penser comme des retours brutaux du refoulé et leur caractère intime éclaire avec pertinence les processus qu'affronte l'acteur. Si l'anthropologue n'est bien évidemment pas un psychanalyste, il ne peut guère en revanche ignorer les apports de connaissance de la psychanalyse et se dérober lorsque les acteurs lâchent les masques sociaux face à l'étranger intime qu'il est devenu pour eux. L'entretien, la relation anthropologique sont en effet des parenthèses, des suspensions des ordonnancements externes et les moments cliniques de l'investigation anthropologique révèlent aussi, à travers les défaillances des sujets, les failles de la globalisation économique, politique, idéologique et imaginaire. Dans cette optique, les dérapages des sujets, leur sortie des chemins tracés par les mouvements identitaires instruisent des décrochages entre programmes globalisés, projets individuels et projections psychiques,

ils nourrissent ce faisant la critique des formes actuelles du capitalisme en mettant à nu les dysfonctionnements de l'intimité. Les champs religieux, la multitude des croyances de toutes sortes qui se revivifient emblématisent ces sortes de schizes chères à Deleuze et Guattari.

Pour conclure, soulignons que la perspective critique en anthropologie repose de façon fondamentale la question du sujet, mais sous un angle nouveau, dans la mesure où elle prend en compte que les mobilisations subjectives sont devenues des ressources économiques et des moteurs premiers du fonctionnement capitaliste numérisé, algorithmisé. En échappant aux antennes de la manipulation et des déterminismes d'un côté, de l'autocréation et de l'autonomie inscrites désormais comme normes globales de l'autre, le sujet et l'intersubjectivité apparaissent fluctuants mais se propulsent au centre de l'investigation anthropologique, avec leur bagage de consciences et d'inconscients personnels et collectifs que les cognitivistes entendent jeter dans les poubelles de l'histoire. L'anthropologue fera alors sien cet adage de Foucault : « La critique sera l'art de l'inservitude volontaire, de l'indocilité réfléchie ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALANDIER G., 1967. *Anthropologie politique*. Paris, PUF.
- BENVENISTE A., SELIM M. (eds), 2014. « Encadrements éthiques et production globalisée des normes », *Journal des anthropologues*, 136-137, « *Désir d'éthique, besoin de normes ?* » : 21-34.
- BENVENISTE A., SELIM M., 2015. « La chimère communautaire », *Chimères*, 87 : 151-156.
- DESCHAMPS C., 2017. « Discriminations, genre et espace public parisien », *Journal des anthropologues*, 150-151 : 197-216.
- L'Homme et la Société*, 1987. « La mode des identités », 83.
- Le Débat*, 2017. « La sociologie au risque d'un dévoiement », 197.
- Libération*, 18 juin 2015.
- QUERRIEN A., SELIM M., 2015. *La libération des femmes, une plus-value mondiale*. Paris, L'Harmattan.

SELIM M., GUO W., 2017. *Des sexualités globalisées à l'avant-garde ?* Paris, L'Harmattan.

Résumé

Cet article revient sur la notion de critique – issue de la philosophie, importante en sociologie – et montre ses différents déploiements en anthropologie, tout d'abord à travers ce qui est défini comme des moments et des fragments critiques dans les cinquante dernières années. L'auteure s'attache ensuite à cerner les contradictions et les tensions qui s'impriment dans la praxis et la conceptualisation anthropologiques dans un monde globalisé. Elle insiste sur le politique d'un côté, le sujet de l'autre qui constituent les deux pôles majeurs qui appellent des tentatives de retotalisation de l'intelligibilité.

Mots-clefs : Critique, concepts, sujet, retotalisation.

Summary

An Anthropological Critique in the Era of Globalisation?

This article revisits the notion of critique – derived from philosophy, of import to sociology – and show its various applications to anthropology, first of all in the perspective of critical events and fragments of the past fifty years. The author then identifies the contradictions and tensions that imprint anthropological praxis and conceptualisation in a globalized world. She insists on the political aspect on the one hand, and the subject proper on the other, which together make up the major themes calling for efforts at retotalising intelligibility.

Key-words: Criticism, concepts, subject, retotalisation.

* * *